

## Oeuvre utile

Sous la direction de Marquise LEPAGE. *40 Ans de vues rêvées – L'imaginaire des cinéastes québécoises depuis 1972*, Montréal, Réalisatrices Équitables et les Éditions Somme toute, 2014, 252 p.

Éric Perron

---

Volume 32, Number 4, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72559ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

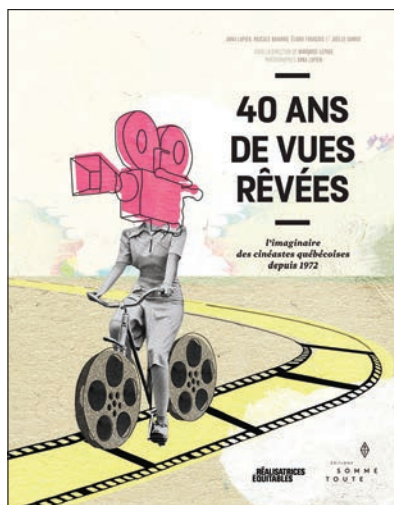
1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Perron, É. (2014). Review of [Oeuvre utile / Sous la direction de Marquise LEPAGE. *40 Ans de vues rêvées – L'imaginaire des cinéastes québécoises depuis 1972*, Montréal, Réalisatrices Équitables et les Éditions Somme toute, 2014, 252 p.] *Ciné-Bulles*, 32(4), 55–55.



Sous la direction de Marquise LEPAGE.  
*40 Ans de vues rêvées – L'imaginaire des cinéastes québécoises depuis 1972*, Montréal, Réalisatrices Équitables et les Éditions Somme toute, 2014, 252 p.

## Œuvre utile

ÉRIC PERRON

L'objectif de cet ouvrage est de parler de l'imaginaire féminin. « Pour que ces merveilleuses créatrices ne tombent pas dans l'oubli. Pour qu'elles deviennent une source d'inspiration », écrit Marquise Lepage (*Martha qui vient du froid*, 2009) dans l'introduction de *40 Ans de vues rêvées*, qui propose 59 portraits de « cinéastes québécoises qui ont signé au moins un long métrage de fiction depuis 1972 [...] à l'exception de quelques-unes qui ont décliné [l']invitation ». Pourquoi 1972? Parce que les Réalisatrices Équitables, coéditrices du livre, ont souhaité souligner ainsi le 40<sup>e</sup> anniversaire de la sortie du premier long métrage de fiction indépendant réalisé par une femme au Québec: *La Vie rêvée* de Mireille Dansereau. Selon le concept retenu, on aurait dû s'arrêter en 2012, mais on a un peu étiré la sauce en introduisant un film sorti en 2013 (*Sarah préfère la course*), ce qui permet l'ajout d'une nouvelle jeune cinéaste, Chloé Robichaud. Ne chipotons pas, les femmes cinéastes sont si rares...

Dans son ensemble, le livre propose une formidable incursion dans la réalité des

Québécoises qui rêvent cinéma. Chaque portrait, qui tient en deux à six pages, découle d'un entretien avec la réalisatrice, citations à l'appui. Les textes tracent le parcours de ces femmes en passant des étapes de leur découverte du cinéma, à l'enfance ou à l'adolescence, à leurs années de formations, aussi diverses que multiples, mais systématiquement semées d'embûches, avant d'évoquer les thématiques abordées dans leurs films. Il est aussi question, bien entendu, des difficultés rencontrées comme cinéaste femme; plusieurs propos sont ainsi teintés d'une indéniable amertume et plusieurs portraits se concluent par des projets toujours en attente... de financement!

À l'évidence, le but de cet ouvrage n'est pas de poser un regard critique sur les carrières et les filmographies (le moindre succès d'un court métrage dans un festival est souligné); silence radio, donc, sur les insuccès critique ou public. dommage, parce qu'il peut être formateur (puisque l'on cherche, entre autres, à s'adresser aux jeunes étudiantes en cinéma) d'entendre quelqu'un expliquer comment se relever d'un échec. Notons aussi que si le travail des Réalisatrices Équitables est louable, il inspire parfois de petits réflexes agaçants. Comme ces questions posées à Caroline Labrèche, qui a fait un film (*Sans dessein*, 2009) avec son conjoint (depuis 17 ans): « Le processus de création est-il équitable? A-t-elle toute la latitude pour s'exprimer en tant que femme? Sur le plan professionnel, prend-elle la place qui lui revient? » Sur la forme, disons que plusieurs de ces textes manquent parfois de liant entre deux idées. Ils sont signés par Anna Lupien (26 sur 59; également l'auteur de belles photographies ouvrant chaque portrait), Pascale Navarro, Élodie François et Joëlle Currat.

Au fil des portraits, on découvre le point de vue de ces femmes sur leur métier. Elles revendiquent, avec raison, une plus grande place dans le paysage cinématographique, mais on est parfois surpris des motivations qui les animent. Ainsi, est-il déroutant d'apprendre que,

pour Ann Arson (*Tous les autres, sauf moi*, 2006), « le cinéma doit rester un divertissement » ou que ce qui intéresse Gaël D'Ynglemare (*Le Colis*, 2011), « c'est l'émotion. Faire rire, faire pleurer ». Heureusement que c'est tout le contraire pour Anaïs Barbeau-Lavalette (*Inch'Allah*, 2012), pour qui « la caméra [doit être] utile, comme un outil ». *Idem* pour Catherine Martin (*Une jeune fille*, 2013), qui croit que « le plus important, c'est de dire quelque chose à travers ces sons et ces images » ou encore pour Isabelle D'Amours (*Les Mots gelés*, 2010), qui pense qu'un film « doit être une œuvre d'art, et exprimer quelque chose ».

On a souvent déploré la quasi absence de femmes réalisatrices, l'expliquant en partie par un manque de confiance en soi. Et ça débute en... 1972! Après *La Vie rêvée*, Mireille Dansereau aurait « voulu faire un peu plus de fiction, mais je n'ai pas osé », dit-elle. Heureusement, la cinéaste a su se ressaisir. Cette doyenne croit que l'imaginaire féminin peine à s'exprimer parce que « les femmes ont toujours peur, en 2014, de plonger à l'intérieur d'elles-mêmes ». Micheline Lanctôt (*Suzie*, 2008), autre femme au long parcours, abonde dans le même sens, expliquant le déséquilibre imaginaire homme/femme au cinéma par cette difficulté à montrer le ressenti féminin, davantage intérieur. Nul doute que ces deux pionnières doivent se réjouir de voir arriver les Anne Émond (*Nuit #1*, 2011) et autres Sophie Deraspe (*Les Signes vitaux*, 2009).

À mi-chemin du livre, quatre textes commentent autant de décennies de cinéma féminin. Fabrice Montal ouvre bien le bal avec les années revendicatrices 1972-1982, Odile Tremblay traverse le « désert » de la décennie suivante, Michel Coulombe, pour les années 1990, se concentre essentiellement sur Denise Filiatrault tandis que Manon Dumais propose un tour d'horizon honorable de la plus récente période avec son lot de nouvelles recrues. En conclusion, *40 Ans de vues rêvées* est à mettre entre toutes les mains, pas seulement celles des étudiantes en cinéma. ☑